

Témoignage d'Eric Senabre - Correspondances 2018/2019

Je ne suis pas un grand fan de BD, mais il y avait chez mes parents un album de Lucky Luke qui résume très bien une facette de ma personnalité. Dans celui-ci, notre cow-boy fait la connaissance d'un excellent pianiste de bar, un peu empoté, qui n'est capable de jouer que quand il y a une bagarre autour de lui - bref, quand personne ne l'écoute vraiment. Lucky Luke, impressionné par le niveau du musicien, parvient à le faire jouer en soliste à New York, au Carnegie Hall. Mais le pianiste est tétanisé par le cadre, le public en queue de pie, et reste paralysé devant son piano. Lucky Luke déclenche alors une bagarre dans la salle mythique, pour que le musicien se décoince. Et ça marche, bien sûr !

Pourquoi je vous parle de ça ? Parce que je me suis toujours retrouvé totalement dans cette petite histoire. En classe, j'étais toujours prêt à participer quand il n'y avait pas le moindre enjeu. Devant une feuille d'interro, d'examen, je devenais un zombie. Et avec mes romans, c'est la même chose. Megumi et le fantôme n'était pas mon « grand roman » de l'année, celui dont je mûris l'histoire depuis des lustres. C'était un « petit bonus » dans ma production de l'année 2016, écrit à l'ombre de mon projet Star Trip, de la manière la plus décontractée qui soit.

Mais voilà : le syndrome du pianiste de Lucky Luke a frappé. Parce que j'y allais, pour ainsi dire, la fleur au fusil, que le roman ne s'adressait pas à ma tranche d'âge habituelle, j'ai mis dans Megumi bien plus de choses personnelles que je ne le pensais de prime abord. Sans m'en rendre compte. J'étais abasourdi d'apprendre que le titre figurait dans la sélection des Incos. Et j'étais encore plus abasourdi de lire ce qu'il avait inspiré à ses lecteurs au cours de mes rencontres... et de mes correspondances.

Je ne reviendrai pas sur le bonheur que représente cette petite parenthèse hebdomadaire. Croyez-le ou pas, mais le mercredi, le jeudi, j'attendais avec impatience cette notification dans ma boîte email : « Bonjour, votre groupe XX a posté son 3ème message ». Je ne pouvais que rarement y répondre dans l'immédiat, mais je n'attendais pas, en revanche, pour me jeter dessus : c'était en général le meilleur email de la semaine !

De manière générale, quand un travail scolaire est effectué autour d'un de mes romans, j'ai un peu l'impression que l'on parle du livre d'un autre. Sur la durée d'une rencontre, c'est un sentiment dont j'ai du mal à me débarrasser. Mais avec les correspondances, c'est un peu différent : on s'installe dans un échange, dans une habitude, et au bout du bout, on se livre davantage. Pour moi qui ne suis qu'auteur à temps partiel, si j'ose dire, c'est aussi une façon de me sentir plus en paix avec mes deux existences, celle des obligations et celle de la passion. Par leur étalement dans le temps (surtout quand il y a plusieurs groupes en même temps), les correspondances m'ont aidé à me « sentir auteur » au long de l'année scolaire, plutôt que ponctuellement.

Et puis, cette année, j'ai voyagé sans bouger ! C'était tellement merveilleux de correspondre avec de petits lecteurs installés au bout du monde (à Hong Kong, en l'occurrence). J'ai certainement appris autant de choses de mon côté qu'eux en retour. Je n'avais que rarement eu l'occasion d'échanger avec des élèves aussi jeunes - mon lectorat habituel est un peu plus âgé. Je me suis rendu compte, grâce à ces

correspondances, que ces années de CM2/6ème avaient été plus décisives dans ma propre vie de lecteur que je ne l'avais jusque-là pensé. De lointains souvenirs d'école primaire ont refait surface. Pour un perpétuel nostalgique, à la recherche d'on ne sait trop quel secret fondateur, quelques souvenirs en plus, c'est toujours un beau cadeau ! Depuis quelques semaines, une vidéo de l'INA tourne sur les réseaux sociaux. On y voit ce brave Louis de Funès répondre avec gentillesse et sérieux aux questions de jeunes enfants, sans doute de l'âge de ceux avec qui j'ai correspondu. Les commentaires, dans leur majorité, pointent du doigt la qualité des questions, pour mieux accabler notre génération actuelle de 9-11 ans (« Ah, ben c'est pas les jeunes de 2019 qui poseraient des questions comme ça ! C'était quand même autre chose dans l'temps ! »). Après cette année de correspondances, je pense être en mesure d'affirmer que les questions de la jeunesse sont toujours au moins aussi pertinentes, et que nous ne sommes pas au bord du déclin. J'ai souvent été épaté par la maturité des remarques, la finesse des appréciations, et l'imagination déployée. Sans parler de toute cette gentillesse, dont on se dit forcément qu'on ne peut pas la mériter entièrement...

Encore une excellente année de correspondances, donc. Merci à toutes ces lectrices et tous ces lecteurs de m'avoir donné autant de raisons de poursuivre ce drôle de métier...

Eric Senabre

